ÉDITORIAL

CE QUE NOUS DEVONS AUX AMÉRINDIENS

La commémoration du cinq-centième anniversaire de l'invasion de l'Amérique par l'Europe nous paraît une bonne occasion d'évoquer ici quelques-uns des nombreux apports que les Amérindiens ont fait au monde et, en particulier, à notre vie quotidienne en Suisse, apports dont nous profitons la plupart du temps sans penser à leur origine.

Sur le plan matériel, il y a d'abord toutes ces choses délicieuses que nous mangeons chaque jour et qui nous viennent des Indiens, comme la pomme de terre, les tomates, le chocolat, le maïs, les haricots. Notre confort, ensuite, ne serait pas ce qu'il est sans les mocassins (mot algonquin), les anoraks ou les parkas (mots esquimaux). Et, sans les Indiens, aurions-nous pour nos loisirs, les canoës, pirogues (mots arawaks) et kayaks (esquimau), les toboggans (algonquin), hamacs, barbecues et maracas (mots arawaks)?

0

Dans un autre domaine, celui de la pharmacologie, nous devons aussi beaucoup aux premiers habitants de l'Amérique et à leurs connaissances irremplaçables des plantes. On sait que l'appropriation du curare sudaméricain par des savants occidentaux a été à l'origine de la découverte de forts utiles produits anesthésiques. Y faisant suite, actuellement, chaque année des campagnes sont organisées en Amazonie par des grandes compagnies pharmaceutiques pour découvrir, avec l'aide des Indiens, de nouvelles plantes ayant des vertus curatives.

Un autre apport, plus triste, que les Amérindiens ont fait, est celui de leur travail forcé, particulièrement dans les mines et les plantations. La présence de richesses minérales en Amérique n'était pas un mythe, et ce furent les Indiens qui, dès l'époque de Colomb, en firent l'extraction au bénéfice de l'Europe. Selon certains historiens, le décollage économique, à partir du 18ème siècle, de certains pays du nord de l'Europe, et la Révolution industrielle doivent même être attribués en partie à cet afflux de richesses. Mais l'on sait le véritable holocauste qu'a entraîné pour les Indiens cette exploitation.

Sur le plan des valeurs, finalement, il faut souligner le message, d'une grande actualité, à la fois "humaniste" et "écologiste" que les Amérindiens n'ont cessé de nous adresser. Pour en donner une illustration, et en conclusion de cet éditorial, nous laissons la parole à Jimmie Durham, délégué Cherokee à la Conférence des ONG sur les peuples indigènes tenue à Genève en 1977:

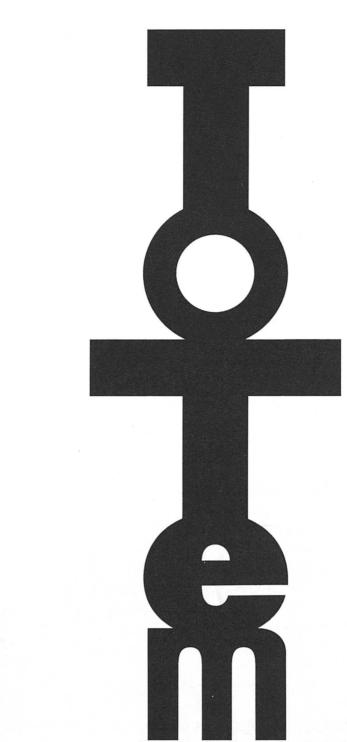
"Chez les Cherokee, il n'y a pas de séparation, même dans la pensée et le langage, entre les humains et d'autres animaux. Nous ne devons jamais nous demander si "la nature" est bienveillante, malveillante ou neutre: nous devrions nous placer hors de celle-ci pour poser de telles questions. La famille de quelqu'un est après tout sa famille. Naturellement, les autres non plus ne peuvent pas se placer hors de la nature. Ils prétendent seulement qu'ils le font, et nous pouvons tous voir les horribles résultats qu'une telle arrogance produit."

"Le mot Cherokee pour terre est "Eloleh". Ce même mot signifie aussi histoire, culture, et religion. Nous n'avons pas d'histoire et pas de culture, si nous n'avons pas de terre où cette histoire et cette culture puissent prendre

leur origine.

"Dans nos prières chantées, nous nous tournons vers sept directions: le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest, le Haut, le Bas, et l'intérieur de soi-même. Ainsi nous avons beaucoup de responsabilité dans le monde. Chacun d'entre nous est une direction. Les Cherokee se gouvernent par un conseil, qui est composé véritablement de tous les Cherokee. Quand nous allons au Conseil, c'est un devoir pour nous d'écouter attentivement ce que les autres disent et d'exprimer avec précaution et intégrité nos propres pensées. "Eloleh" peut être considéré comme un conseil de tout ce qui est vivant, le conseil de l'univers. Nous sommes tous dans ce conseil pour nous exprimer avec intégrité, et pour écouter attentivement les autres membres."

Louis Necker



JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE

Mai-septembre 1992

Paraît trois fois l'an

Direction Louis Necker Rédaction Mireille Ripoll

Ville de Genève Département des affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE 65-67 boulevard Carl-Vogt 1205 Genève Tél 022 328 12 18 Fax 022 328 52 31

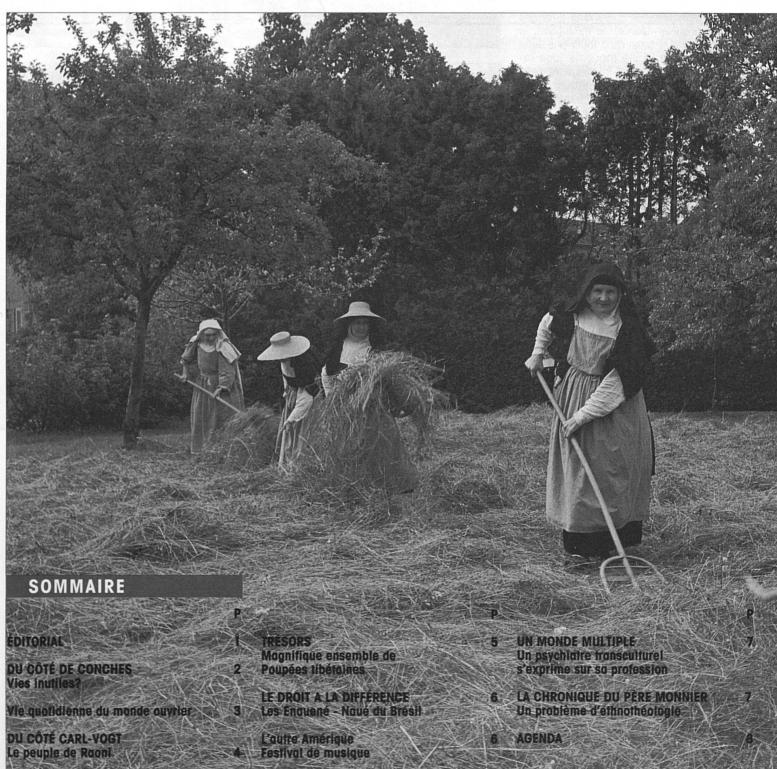
Bus 1

Ouvert de 10 à 12 h et de 14 à 17 h Fermé lundi

Annexe Conches 7 chemin Calandrini 1231 Conches Tél 022 346 01 25

Bus 8 et 88

Ouvert de 10 à 12 h et de 14 à 17 h Fermé lundi et mardi



VIES INU

PHOTOGRAPHIES DE FRANÇOISE SAUTIER

DU CÔTÉ DE

Exposition temporaire à l'Annexe du Musée 7 chemin Calandrini, Conches

Du 2 avril au 23 août 1992 Ouvert de 10 à 12h et de 14 à 17h Fermé lundi et mardi, entrée libre

Pourquoi donc une exposition sur un sujet aussi particulier que peut être un couvent de femmes? Pour trois raisons principales. Tout d'abord, c'est bien dans la visée de l'ethnographie de faire connaître des modes de vie différents, autres ou étrangers à nos mentalités. Dans ce sens, un couvent constitue une véritable société dans la société, avec son espace fermé, son organisation spéciale, ses rites multiples et sa culture propre. On est donc invité ici à pénétrer dans un univers inconnu qui peut paraître aussi exotique au'une ethnie lointaine.

Seconde raison. Dans ce milieu retranché du monde, comme dans tout groupe volontairement "à part", demeurent des valeurs que la société dite normale a occultées ou censurées ou rendues caduques. Or, un couvent adhère à ces "choses" devenues étranges que sont la contemplation, la méditation, le silence, l'ascèse... ainsi qu'à toute une série de pratiques que la vie moderne juge inutiles. Pour notre part, ré-interrogeant cette "inutilité" de la vie contemplative, nous avons cru déceler une donnée fondamentale qui traverse les civilisations et qui, même dans son petit reste actuel, dirait ceci: il n'y a de profondément essentiel que ce qui est inutile, donc gratuit! Ainsi s'explique la séduction pour la vie mystique qui traduit de secrètes aspirations fondamentales de la condition humaine à son degré le plus élevé. Pendant longtemps on a cru que ces femmes entrées en religion relevaient de la psychiatrie. Tout un courant de la pensée moderne y verrait plutôt une manifestation des potentialités humaines parvenues à leur stade supérieur... quelles que puissent être les données de la foi qui constituent, pour les religieuses, la référence fondamentale.

Dernière raison de cette exposition: la qualité exceptionnelle des photographies de Françoise Sautier à la Visitation de Thonon en 1959 et à celle de Voiron en 1991, et qui constitue un reportage ethnographique de première valeur.

Notre méthode a consisté à interroger cette forme de vie particulière que constitue un couvent de contemplatives, à l'aide de trois concepts "scandaleux": l'enfermement, l'inutilité, la croix.

Pour étudier sur le terrain la vie même des religieuses. l'une de nos étudiantes est "entrée" au couvent. Ainsi, Anne Ronchi a réalisé un travail de mémoire pour l'obtention de sa licence à l'Université de Genève, sous le titre "La Visitation. Sociologie d'un couvent".

Sur le plan pédagogique, l'exposition de Conches permet au visiteur une confrontation à trois voix: les photographies de Françoise Sautier, les questions scandalisées de l'objecteur à l'existence du couvent, la réponse que les religieuses donnent à travers leurs "Constitutions". Au visiteur donc de se faire sa propre opinion sur une forme de vie qui n'a cessé de provoquer admiration et scandale, et qui redevient l'objet d'un nouvel attrait ethnologique ou touristique.









PETITE HISTOIRE D'UNE EXPOSITION

De Georges Amoudruz à Saint François de Sales

Notre nouvelle exposition est née d'un coup de coeur de Louis Necker pour les photographies de Françoise Sautier sur le couvent de la Visitation de Thonon. Son enthousiasme a immédiatement rencontré l'adhésion des responsables de la Collection Amoudruz. En effet, qui dit Amoudruz (1900-1975), dit nécessairement François de Sales (1567-1622), fondateur de la Visitation. Le chercheur-collectionneur genevois a prêté une grande attention à l'évêque d'Annecy à cause des relations difficiles du Saint avec Genève: François de Sales a été le grand adversaire des genevois dans sa "reconquête" du Chablais face aux protestants. C'était donc, pour Amoudruz, l'occasion d'étudier une histoire entre sa ville et la Haute-Savoie, avec son écho dans la mémoire collective.

Plus précisément, Amoudruz a réalisé avec les écrits de François de Sales un travail en profondeur. C'est ainsi que la lecture systématique des "Constitutions et instructions synodales" du Saint le renseigne sur la genèse, l'existence, la disparition de croyances, rites et pratiques que l'ethnologue étudiait sur le terrain.

Bernard Crettaz

Du 11 au 17 mai 1992 à l'Annexe de Conches:

SEMAINE DE L'INUTILITÉ

Visites commentées de l'exposition, conférences et débats sur le thème de l'inutilité.

(Voir programme en fin de journal).

VIE QUOTIDIENNE DU MONDE OUVRIER

GENÈVE 1890 - 1950



Atelier de montage des voitures PIC PIC, le 29 juin 1910. M. Emile Gaugaz (né en 1891) est accroupi au centre de la photo. Apprenti chez PIC PIC, il y travaillera jusqu'à la fin de la guerre de 1914. Prêt de M. Pierre Gaugaz.

■ CRISE-CHOMAGE-GRÈVE: des mots aux échos persistants

Au moment où nous avons décidé de collaborer avec le Collège du travail pour préparer une exposition sur le thème de la vie quotidienne du monde ouvrier à Genève entre 1890 et 1950, nous ne pensions pas que les mots "crise, chômage, grève" reviendraient si vite sur le devant de la scène. Pour les vieux ouvriers que nous rencontrons, l'important c'était de travailler, de pouvoir travailler. Qu'en pensent les 7738 chômeurs déclarés aujourd'hui à Genève?

Les ouvriers retraités parlent peu des difficultés qu'ils ont eues à surmonter pour "nouer les deux bouts". Par contre les différents employeurs sont énumérés avec précision, véritables repères d'une vie.

"Mon père est parti juste avant la faillite de PIC PIC (usine Picard et Pictet aux Charmilles, fabrication de voitures); il est allé en France, de l'autre côté du Jura. Beaucoup se sont expatriés à cette époque, il y avait trop de chômage ici. Quand PIC PIC a fait faillite (années 1920), il est revenu pour demander son dû, sa caisse de pension (ils étaient assez avancés sur le plan social, chez PIC PIC) et ils lui ont dit qu'il n'y avait plus de sous... mais des terrains. C'était à prendre ou à laisser. Alors il a pris ce terrain où il n'y a eu, jusqu'en 1976, qu'une maison pour le week-end, une baraque de jardin.

Après, mon père, il a pu travailler à l'Etat, à la voirie, comme mécanicien-chauffeur et ça a été bien pour lui.

Le père de ma femme était mécanicien-électricien, d'abord à la Genevoise et puis à Beau-Séjour, c'était un hôtel à l'époque. Il est resté là-bas jusqu'en 1939, quand il a été débauché. La Ville, elle ne prenait pas des gants. Elle a racheté Beau-Séjour et elle a liquidé tout le personnel, sans plan de restructuration, en pleine période de chômage. Il avait près de 50 ans, plus de boulot, plus rien, et le chômage, ça rapportait pas lourd.

Moi j'ai fait de la mécanique, j'ai fait les Arts et Métiers, deux apprentissages; quand j'ai eu fini l'apprentissage normal de mécanique générale, il n'y avait pas de boulot, plus de travail, c'était le chômage. Alors le doyen, (il faut reconnaître qu'à cette époque, les directeurs d'école s'occupaient du placement des élèves), il a convoqué mon père et lui a expliqué qu'au lieu d'aller traîner la rue ou d'aller sur des chantiers de travaux, il valait mieux que je continue, alors c'est comme ça que j'ai eu deux certificats fédéraux de capacité, un en mécanique générale et un en mécanique automobile, ainsi qu'un permis de conduire (il était inclu dans l'apprentissage de mécanique auto).

Après j'ai trouvé du travail chez Gardy (appareillage électrique), comme mécanicien outilleur pendant près de 10 ans. C'était la guerre et la mob, j'ai travaillé là-bas tout entrecoupé de périodes de service militaire et quand c'était la fin de la guerre (pendant la guerre, comme partout dans la mécanique et la métallurgie, on faisait de la munition), Gardy a fermé ses portes ou à peu près...

Mon père il me disait: "Après la guerre de 14 - c'était la grosse période de chômage - tâche de te caser quelque part". Moi j'avais toujours ça dans la tête et quand il y a eu une possibilité, je suis parti de chez Gardy pour aller aux ateliers des TPG où je suis resté jusqu'à la retraite.

Après la guerre c'était pas jojo, même aux TPG: il y avait tellement de temporaires, qu'ils couchaient dans les dépôts pour être les premiers le matin pour prendre les horaires!

Les premiers congés payés, je m'en rappelle, j'ai cru que je pourrais les avoir pour me marier, on s'est mariés au mois de septembre, et les congés on les a eus au mois de juin de l'année suivante!

Le syndicat c'est nécessaire. C'est quand même les organisations syndicales qui ont fait avancer les choses... parce que moi j'ai jamais vu un patron qui propose facilement des améliorations ou des augmentations de son propre chef!"

(Propos recueillis auprès de M. Pierre Gaugaz, mécanicien retraité, vivant à Chambésy).

Le sujet de cette exposition est infini, un vrai gouffre. Et l'exposition, en tant que récit en trois dimensions, sera une approche subjective et partielle du quotidien ouvrier sur le lieu de travail, au domicile et dans les interstices laissés entre vie professionnelle et vie familiale. En mettant en valeur les objets, les documents, l'iconographie et les témoignages rassemblés, on ne fait pas l'histoire du travail, du domicile ouvrier, du loisir ouvrier, mais on offre aux visiteurs quelques clins d'oeil porteurs du point de vue de la mémoire collective sur le travail, le logement et les loisirs de l'ouvrier(e). Dans cette perspective, le temps de l'exposition n'est qu'un arrêt sur images qui permet d'entrevoir des pistes pour des recherches futures. Le visiteur devient un intervenant important, qu'il soit un enfant (possibilité de cerner les curiosités et les questionnements) ou un témoin de ce passé récent (témoignages); l'exposition doit tendre vers un dialogue entre les générations.

Quant aux éléments plus spécifiquement historiques, ils seront abordés dans un vaste programme de colloques et de rencontres organisés par des historiens liés au Collège du Travail à l'occasion du week-end d'ouverture de l'exposition à la mi-octobre 1992.

Christine Détraz

"Il faut beaucoup de brins d'herbe pour tisser un homme".

Samivel

Nous avons eu le privilège d'organiser à Conches une grande rétrospective de l'oeuvre de **Samive**l en décembre 1990. Ce fut l'occasion de connaître ce grand homme et de rencontrer son public, un public fervent. Aucune de nos expositions ne connut un tel succès.

Samivel s'est éteint le 18 février 1992.

Les cimes, les neiges ou le brin d'herbe seront toujours là pour le rappeler à notre souvenir ému

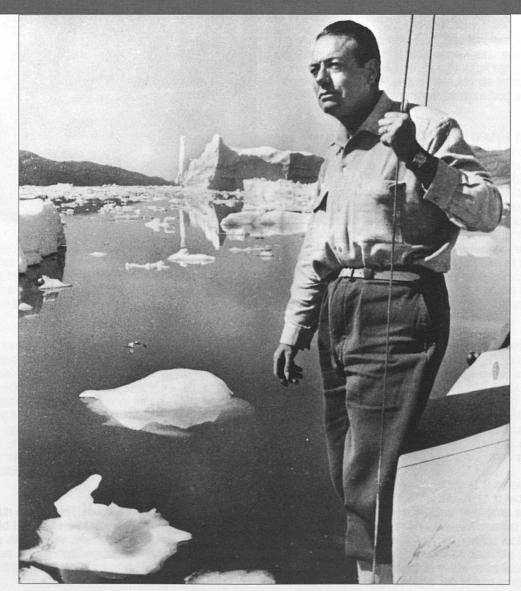




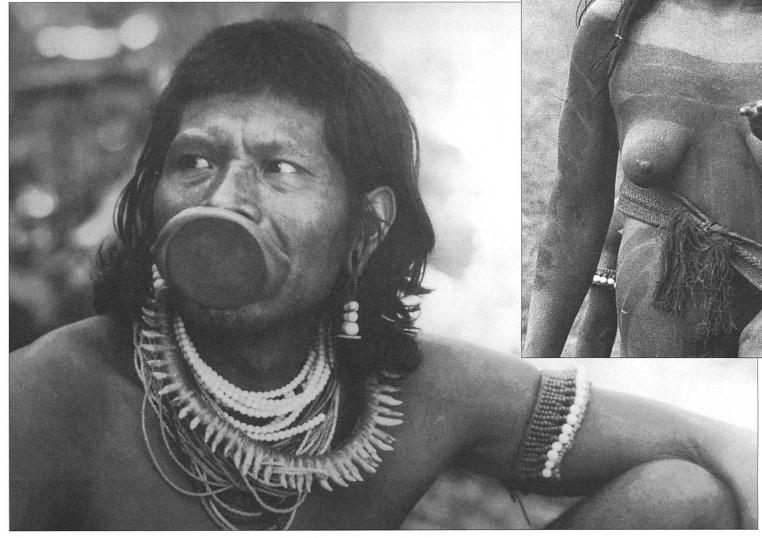
Illustration des Malheurs d'Ysengrin.
Textes et dessins de Samivel.

Samivel au Groënland, 1960. Photo prise à l'entrée du fjord où mille ans plus tôt abordait le fameux Eric Le Rouge. DU CÔTÉ DE

LE PEUPLE DE RAONI

UNE EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES DE GUSTAAF VERSWIJVER, ETHNOLOGUE DES INDIENS KAIAPO DE L'AMAZONIE BRÉSILIENNE

Au Musée d'ethnographie, de juillet à octobre 1992



Mère Kaiapo tonsurée selon la coutume de son peuple Photographie de Gustaaf Verswijver.

Raoni, chef Kaiapo bien connu. Photographie de Gustaaf Verswijver.

V Guerriers Kaiapo réunis dans la maison des hommes qui leur est réservée. Photographie de Gustaaf Verswiiver.

Cette année, le monde commémore la prétendue découverte de l'Amérique par le navigateur Christophe Colomb. Mais les peuples indigènes de ce continent ne se réjouissent pas de cette commémoration. Et avec raison. Pourquoi, disent-ils, l'Homme blanc célèbre-t-il la découverte d'une Amérique alors habitée et cultivée, puisque cet événement ne représente pour nous que le début de l'esclavage, de l'occupation de nos terres et de l'introduction de maladies occidentales qui nous étaient inconnues? En réalité, la quête de richesses convoitées par les Européens a laissé de profondes cicatrices au sein de la population amérindienne: aujourd'hui, il ne reste qu'un petit pourcentage des Indiens de l'époque.

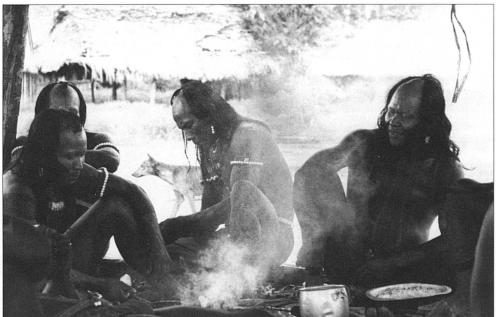
En effet, seuls quelques peuples ont réussi, tant bien que mal, à résister à l'épouvantable génocide et ethnocide, le plus important de l'histoire. Les Kaiapo sont l'un de ces peuples. Ne représentent-ils pas actuellement l'une des plus grandes ethnies de l'Amazonie brésilienne, l'une des plus combatives aussi? Mais cet apparent succès n'est que le résultat d'une extraordinaire adaptation à une suite de circonstances particulières, après avoir souffert les mêmes malheurs que les autres Indiens d'Amérique.

Au début du dix-neuvième siècle, l'on estimait à 10'000 Kaiapo l'ensemble de ce peuple. Les bandes d'envahisseurs portugais ne tardèrent pas à les atteindre, et attaquèrent leurs villages dans le but de se fournir en esclaves et de soumettre les habitants à leur autorité. Ce fut une lutte inégale, de fusils contre massues, et les Kaiapo décidèrent de se retirer plus à l'intérieur. Ils se déplacèrent vers l'ouest, en abandonnant leur habitat traditionnel de savanes et en pénétrant dans la dense forêt tropicale. A peine quelques dizaines d'années plus tard, l'Homme blanc réapparut. Cette fois-ci, une partie des Kaiapo décida de nouer des relations pacifiques avec les envahisseurs, dans l'espoir surtout d'acquérir des armes à feu. Ces Kaiapo furent reçus à bras ouverts par la population brésilienne locale. En réalité, les colons se félicitaient de pouvoir occuper leur terres et les missionnaires se réjouissaient de pouvoir s'occuper de leurs âmes. Quant au prix que les Indiens eurent à payer pour leur imprudence, il fut dramatique: les maladies contaminèrent l'ensemble d'une fraction des Kaiapo qui ne pouvait s'en défendre. Sur les 2'500 Kaiapo qu'ils étaient alors, seuls 6 survécurent en 1940, moins de cinquante ans plus tard.

Pour ce qui est des autres Kaiapo, ils s'enfoncèrent encore plus profondément dans la forêt et devinrent franchement hostiles à toute approche de l'Homme blanc. Ils ne cessèrent d'attaquer la population locale, allant parfois jusqu'à s'éloigner de 500 kilomètres de leurs villages. L'impossibilité pour les colons d'occuper leurs terres des deux côtés du fleuve Xingu fut alors totale. C'est dans les années cinquante que le gouvernement brésilien se vit obligé de "pacifier" ces Indiens. Les uns après les autres, leurs villages furent approchés et déplacés dans des régions plus accessibles aux agents du gouvernement. Une fois de plus, les maladies décimèrent les Kaiapo: sur une population de quelque 3'500 individus au temps du premier contact, à peine la moitié survivait au début des années soixante.

La situation de ces Indiens ne s'améliora que lorsque le gouvernement brésilien mit sur pied un programme d'assistance médicale semblable à celui des frères Villas Boas, dans le fameux Parc national du Xingu, et qui avait eu les excellents résultats que l'on sait. Aussi la population Kaiapo ne tarda pas à augmenter et aujourd'hui, elle compte à nouveau quelques 3'500 individus parmi les plus sains du Brésil tout entier.

Dans les années septante surgirent d'autres problèmes, liés à de nouvelles tentatives d'invasion par des compagnies minières, des chercheurs d'or et des exploitants de bois, problèmes



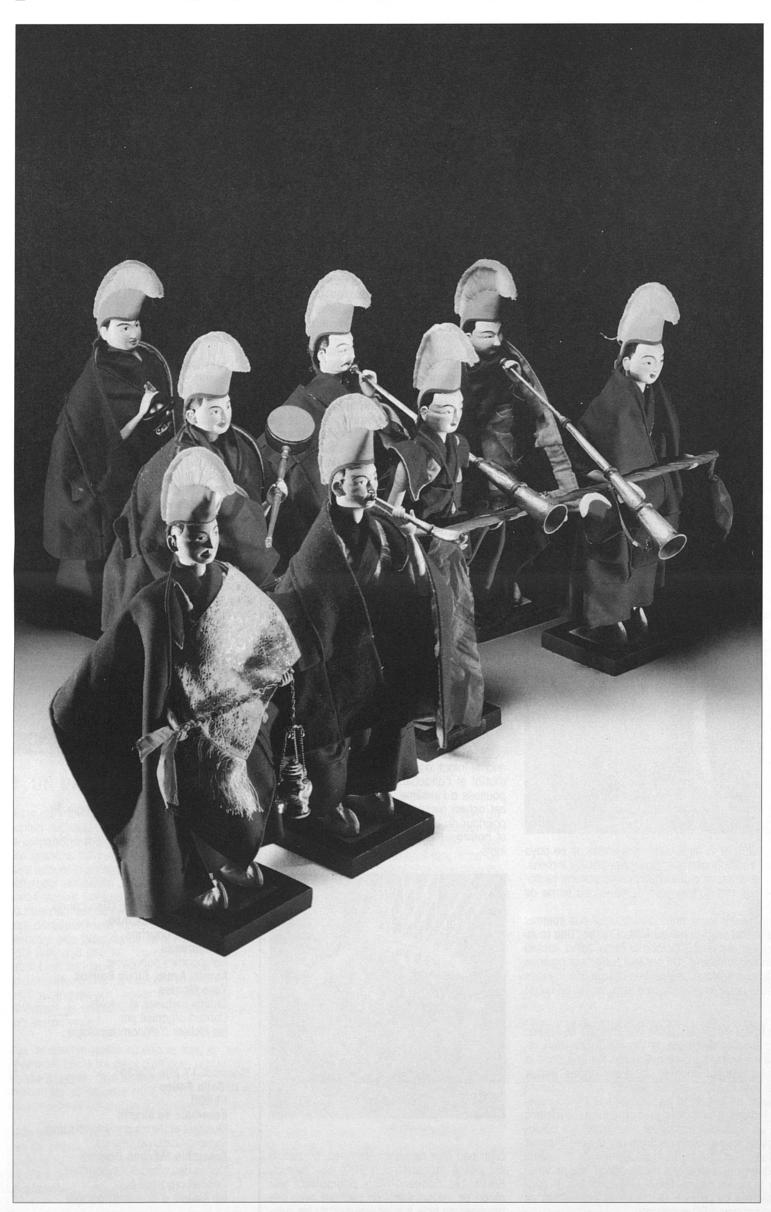
qui culminèrent dans les années quatre-vingt. Les Kaiapo réagirent promptement, avec force et fierté. Mais au lieu de faire usage de leurs armes, comme ils le font encore occasionnellement, ils s'organisèrent et devinrent rapidement le peuple indigène politiquement le plus habile de toute l'Amazonie. A plusieurs reprises, des centaines de Kaiapo se rendirent dans les grandes villes du pays pour manifester contre les projets du gouvernement susceptibles d'affecter leurs terres.

Certains de leurs chefs sont devenus des figures mondialement connues. Ainsi Paiakan voyagea deux fois en Europe et aux Etats-Unis pour dénoncer les abus du gouvernement. En 1989, il organisa la réunion de près d'un millier d'Indiens dans la petite ville amazonienne d'Altamira. Là, les Kaiapo et leurs alliés protestèrent contre la construction de barrages hydro-électriques qui auraient inondé une partie de leurs terres. Cette réunion fut l'objet d'un battage médiatique à échelle internationale. Quant à Raoni, il fit le tour du monde en compagnie de Sting, la star bien connue de la musique pop, afin de rassembler des fonds destinés aux Indiens d'Amazonie. Cet homme extraordinaire, à la lèvre ornée d'un disque en bois et au visage peint en rouge ou en noir, selon son humeur pacifique ou belliqueuse, est apparu sur tous les écrans de télévision d'Europe et des Etats-Unis. Genève n'a-t-elle pas eu sa visite en 1989?

Sous le titre **Le Peuple de Raoni**, l'exposition du Musée d'ethnographie de Genève comprend un choix de soixante photographies en noir et blanc prises par l'auteur dans les années septante et quatre-vingt, dans l'un des villages les plus grands, les plus isolés et les plus traditionnels des Kaiapo. Cette exposition permet au visiteur de se familiariser avec ces Indiens d'Amazonie parmi les plus attachants qui soient.

Gustaaf Verswijver

MAGNIFIQUE ENSEMBLE DE POUPÉES TIBÉTAINES



Poupées représentant un groupe de moines de la secte dite des "bonnets jaunes" (**Gelug-pa**) en procession. Dimensions: 47 à 55 cm. Tibet, réfugiés à Dharamsala (Inde), moines **Gelug-pa**. Photographie de A. Bocazzi-Varotto.

De 1985 à 1989, notre musée a fait l'acquisition d'une centaine de poupées tibétaines. Réalisées avec une habileté consommée et un souci minutieux du détail, elles mesurent généralement une quarantaine de centimètres, mais quelques-unes, à cause des ornements de leur coiffure, dépassent largement cette dimension, sans parler évidemment de deux cavaliers juchés sur leur monture ni d'un haut dignitaire lamaïque installé au sommet d'une sorte de chaire décorée de somptueux tissus.

D'où viennent ces poupées?

En 1983 fut ouvert à Dharamsala, dans l'Himachal Pradesh, un petit centre artisanal appelé Losel. Ce nom est l'abréviation de celui d'un ancien monastère tibétain appelé Loseling, aujourd'hui reconstruit dans le Sud de l'Inde. Le centre fut ainsi nommé parce qu'il fut créé à l'initiative de ce monastère, sous les auspices du Département des Affaires Religieuses et Culturelles de Sa Sainteté le Dalaï-Lama. Ce monastère se voue à maintenir vivantes les traditions artisanales et artistiques, florissantes autrefois au sein des anciens monastères du Tibet. Ces traditions portaient sur l'art des **thang-ka**, la sculpture sur bois, la technique de l'appliqué, l'art du tailleur, le modelage du beurre, la gravure des planches à imprimer, etc.

Le centre Losel de Dharamsala s'est spécialisé, entre autres choses, dans la confection de diverses sortes de poupées dans le but de maintenir le souvenir des costumes traditionnels du Tibet, ceux-ci cédant peu à peu la place, par la force des choses, aux formes vestimentaires inspirées de l'Occident. Ces poupées sont principalement de deux sortes: les unes, destinées aux enfants, sont en chiffon; les autres, plus élaborées, sont des poupées costumées. L'ensemble acquis par le musée se rattache à cette dernière catégorie.

Les poupées costumées Losel ont un corps fait d'une armature en fil de fer, enrobée dans du coton et recouverte d'un papier tibétain assez épais. Les corps ainsi constitués sont fichés sur un socle de bois qui sera par la suite peint de vives couleurs. Pendant ce temps, on prépare les têtes qui sont façonnées avec un mélange de pâte de papier et d'argile. Une fois séchées, les têtes sont peintes et agrémentées d'une chevelure en cheveux humains, sauf celles des moines, dont la place des cheveux rasés est peinte en noir.

Quand les corps sont terminés, on les revêt d'habits reproduisant fidèlement les costumes portés au Tibet: ces habits comprennent aussi bien les vêtements de dessous que ceux de dessus. Ils sont réalisés en réduction d'après les patrons des costumes réels. Les tissus employés sont choisis de manière à donner la même impression, compte tenu de l'échelle, que les vêtements réels.

Les mêmes principes sont adoptés pour la confection des ornements et parures. Les bijoux abondants dont se parent les Tibétaines d'un certain rang, notamment dans les villes de Lhassa et de Shigatse, sont de véritables petits chefs-d'oeuvre d'une ahurissante minutie. On peut en dire autant des coiffures, lesquelles comportent des cheveux postiches, ici réalisés en fils noirs. Les manteaux **chuba** et les chapeaux portés par les hommes sont en outre bordés souvent par des fourrures.

Les poupées représentent au premier chef les costumes masculins et féminins des diverses provinces du Tibet. Certains évoquent aussi ceux de quelques hauts dignitaires laïcs de Lhassa.

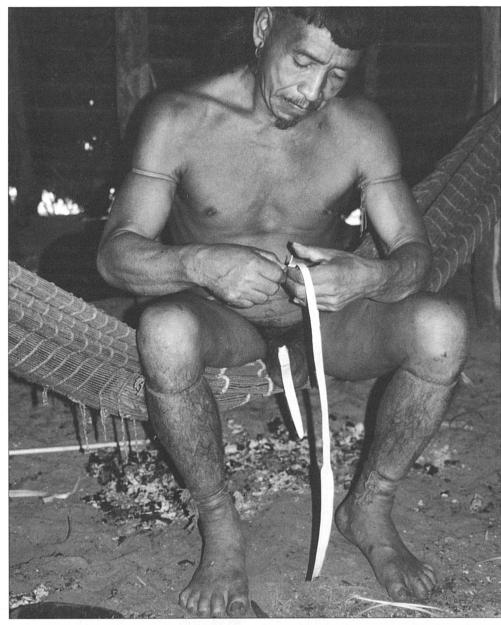
Tout un ensemble se rapporte aux moines dans leurs diverses fonctions: hauts dignitaires, musiciens, gardiens de l'ordre, étudiants s'exerçant aux disputes philosophiques, etc.

Les deux formes traditionnelles du théâtre tibétain sont également abondamment représentées: les danses **Cham**, aux thèmes religieux, jouées essentiellement par les moines, et l'opéra **Lhamo**, itinérant et réservé aux laïcs. Les danseurs sont revêtus de riches costumes et portent des masques, généralement sur une sorte de bonnet protégeant la tête.

L'ensemble de ces poupées constitue un véritable défilé extrêmement coloré. Si l'on ajoute que les visages, loin d'être figés dans l'uniformité, arborent des expressions diverses qui les personnalisent, au point que chaque poupée porte un nom qui lui est propre, on comprendra que c'est une tranche de vie du Tibet traditionnel qui est entrée au Musée d'ethnographie.

LES ENAUENÉ-NAUÉ DU BRÉSIL





La nouvelle constitution brésilienne adoptée en 1988 et la législation indigéniste de ce pays garantissent la possession et l'usufruit des terres traditionnellement occupées par les Indiens. Cependant, il est devenu de plus en plus difficile et aléatoire d'obtenir les démarcations territoriales nécessaires à leur survie. Les Enauené-Naué ont obtenu gain de cause au terme de plus de 11 ans de lutte et de violence.

Ces Indiens de langue Aruak vivaient tranquillement sur leurs terres ancestrales, aux sources des rivières Iquê, Camararé, Papagaio et Juruena, au nord-ouest du Mato Grosso. Une route ouverte dans les années 60, la BR 364, 1500 kilomètres entre Cuiabá et Pôrto Velho, facilita l'invasion de la région par les fronts d'expansion économiques. De par leur isolement presque total et un accès très difficile à leurs terres, les Enauené-Naué restèrent en marge des ravages causés aux autres groupes de la contrée. Comme nous le verrons plus tard, ce ne fut qu'un répit temporaire.

Les premiers contacts avec la société nationale furent établis en 1974 par Thomaz de Aquino Lisboa, missionnaire jésuite faisant partie de la Mission Anchieta, et Vicente Cañas, frère jésuite également. Il vaut la peine de souligner les nouvelles lignes d'action des jésuites dans la région, et celles du père Thomaz en particulier. La "Mission cachée" selon ses termes, essaie d'établir le contact - mal nécessaire, d'après lui - de la façon la plus respectueuse et discrète possible, en appuyant le droit à la terre, le respect de la culture traditionnelle et l'encouragement à l'auto-détermination en engageant les Indiens à participer pleinement aux décisions les concernant. Un minimum d'interférence et un soin tout particulier pour éviter les contagions, ont donné de bons résultats avec les Myky, groupe voisin contacté par le père Thomaz en 1971, et avec les Enauené-Naué. Rappelons l'un des nombreux drames de la même époque à titre de comparaison: la FUNAI (organe gouvernemental d'assistance aux Indiens) entra en contact avec les Indiens Tapayuna sur le rio Arinos, en 1968. Une épidémie de grippe transmise par les intégrants de l'équipe décima ce peuple, réduisant la population en quelques semaines de plusieurs centaines de personnes à 50 survivants...

La première préoccupation de Vicente Cañas, qui passa à vivre en permanence avec les Enauené-Naué dès 1977, fut d'effectuer des vaccinations et de comprendre la langue et le mode de vie afin d'évaluer l'étendue de leur habitat. Il s'agissait d'élaborer une proposition de démarcation de l'aire indigène. En 1979, un premier groupe de travail de la FUNAI reconnut la délimitation et la définition de l'habitat Enauené-Naué, en identifiant une aire d'environ 7'500 km². Ce premier groupe de travail fut suivi de deux autres, en 1981 et 1984.

Pour d'obscures raisons, le processus de démarcation fut paralysé, sans suite. La conséquence fut une série de conflits au cours desquels les réactions des Indiens ne purent être contrôlées.

En 1984, deux topographes qui ouvraient des sentiers dans l'aire indigène pour le compte de fermiers furent tués et deux autres blessés par les Indiens. En 1986, une famille de colons établis illégalement dans la par-tie ouest de l'aire indigène fut attaquée par surprise: les Indiens tuèrent les deux adultes et leurs cinq enfants. Au retour, les Enauené-Naué expliquèrent sereinement à Vicente Cañas qu'ils l'avaient fait "pour défendre la

Ces violences culminèrent avec le meurtre du frère Vicente Cañas, tué par des hommes armés à la solde des fermiers, en avril 1987. Ils pensaient ainsi éliminer un obstacle les empêchant de faire main basse sur les terres des Enquené-Naué.

L'insistance de la Mission Anchieta, du CIMI (Conseil Indigéniste Missionnaire) et de l'OPAN (Opération Anchieta) poussa la FUNAI à "interdire" la région, action futile puisque ce geste ne fut pas suivi de la démarcation officielle. Le travail avec les Enauené-Naué se poursuivit sous la responsabilité de l'**OPAN**, organisation volontaire indigéniste développant plusieurs projets dans la région et partageant la vie de différents peuples indigènes. Actuellement, Cleacir, Pedro et Fausto accompagnent et poursuivent "I'auto-démarcation" entreprise quelques années auparavant. En effet, l'OPAN avait réussi, bien que précairement, à éviter de nouvelles invasions et à convaincre les Indiens de la nécessité de protéger leur territoire de façon "pacifique". Ce travail implique de grands déplacements sur le vaste territoire de forêt et de végétation broussailleuse. Il faut parcourir les rivières sur d'énormes distances, avec de grandes dépenses de carburant pour les moteurs hors-bord. Les Indiens ont toujours parcouru leur région avec des grandes pirogues, mais maintenant il s'agit de faire vite afin d'ouvrir des sentiers le long des limites sur sol ferme et de poser les plaques d'identification. C'est à ce prix que l'on pense éviter de nouvelles invasions de colons, d'orpailleurs ou d'entreprises forestières.

Le résultat des efforts conjugués des différentes entités indigénistes fut le décret paru dans le journal officiel du 13 septembre 1991, attribuant 7'520 km² aux Enauené-Naué. Le Brésil échappe toutefois à ses responsabilités, puisqu'il n'appuiera pas l'effort, ni le coût de la démarcation.

Voici, à l'aube du 21ème siècle, un peuple encore intact, dont la conscience du droit territorial et l'attachement à ses racines sont poussés à l'extrême. N'importe quel garçonnet est en mesure de dessiner sur le sol le pourtour du territoire Enauené-Naué en citant et nommant les rivières et les lieux importants.



Photographies de Luis Fernandez

D'un peu plus de cent personnes, ce peuple est passé aujourd'hui à 200, cas rare au Brésil. Les Enquené-Naué poursuivent leur mode de vie ancestral en pêchant avec des barrages de bois sur les lagunes ou les ruisseaux, en pratiquant l'agriculture sur brûlis, jouissant d'une alimentation abondante et variée et reprenant chaque année leurs rituels compliqués qui durent des mois, tout cela dans un climat d'apparente insouciance. Jusqu'à quand..?

Luis Fernandez

FESTIVAL

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

FESTIVAL L'AUTRE AMÉRIQUE Musique indigène -Musiques métissées

Genève - juin 1992

A l'heure où l'Europe célèbre en grande pompe le cinq-centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et la "rencontre" de cultures qui en résulta, les Ateliers d'ethnomusicologie proposent une manifestation à caractère alternatif visant à valoriser les civilisations amérindiennes et leur influence sur différents aspects de la musique populaire sud-américaine. Organisé grâce au soutien de la Ville et de l'Etat de Genève, de la Fondation Simon I.Patino et de Pro Helvetia, cet événement comportera les programmes suivants (sous réserve de modifications de dernière minute).

Mercredi 3 juin 20h30

A la Salle Patino

BOLIVIE Communauté Wayte

Musiques du calendrier Aymara (Nord Potosi)

Jeny Cardenas

Chants populaires contemporains (La Paz) Concert organisé par

les Ateliers d'ethnomusicologie

Vendredi 5 juin 20h30 A la Salle Patino **EL SALVADOR**

Ensemble Xolotl Musique et danse populaires (Ataco)

Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Mercredi 10 juin 20h30

A la Salle Patino

VENEZUELA

Ensemble Salvador Montiel

Musique et danse indigènes Wayuu (Sinamaica)

Ensemble Mujido

Musique et danse indigènes Warao (Tucupita)

Ensemble Pedro Castro & Tomas Montilla

Musique créole, joropo (Llanos occ.)

Serenata Guayanesa Musique populaire urbaine

(Ciudad Guayana) Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Vendredi 12 juin 20h30

A la Salle Patino

ARGENTINE

Chorotes Costeros

Musique indigène du Gran Chaco Los Huincas Malambo,

danse des gauchos Tumparenda

Polyphonies populaires

Ramon Ayala, Silvia Barrios,

Yuyo Montes

Chants métisses et créoles Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Mercredi 17 juin 20h30

A la Salle Patino

PEROU

Ensemble de sicuris Musique et danse communautaires

Aymara-Quechua (Puno) **Ensemble Maximo Damian**

Danse des ciseaux (Ayacucho)

Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Tous les concerts ont lieu à la Salle Patino 46 avenue de Miremont 1206 Genève

Renseignements et réservations Tél (022) 347 50 33

UN PSYCHIATRE TRANSCULTUREL S'EXPRIME SUR SA PROFESSION

S'il y a toujours eu des migrations, elles n'ont jamais été aussi documentées qu'actuellement. Le développement de la communication permet de présenter des reportages sur tout et à tout moment. On a donc l'impression que les migrations actuelles sont plus actives alors que c'est notre perception qui est plus aiguë. Opportunisme oblige, cette situation a engendré bien des vocations dans ce qu'on pourrait appeler le travail transculturel. Les engouements font souvent feu de paille par manque de professionnalisme. Combiner plusieurs sciences afin d'élargir les possibilités de compréhension des phénomènes culturels nécessite une combinaison des formations professionnelles.

A partir de l'idée générale de "migration et santé", on peut combiner des approches professionnelles complémentaires à l'infini. La psychiatrie transculturelle, en joignant psychiatrie et anthropologie culturelle, s'inscrit dans un cadre plus général visant à présenter la pertinence des sciences sociales en médecine. Il est important de replacer la psychiatrie comme branche de la médecine et d'inclure une ethnologie qui ne soit pas uniquement celle des autres, mais aussi celle de notre monde occidental. A psychiatrie transculturelle, il faut ajouter anthropologie et sociologie médicale.

Au cours des mouvements migratoires, il se produit des ajustements qui fonctionnent ou ne fonctionnent pas. Dans ce dernier cas, les maladaptations peuvent se manifester par des plaintes associées à des symptômes qui sont donc référés à des médecins. Ceux-ci traitent des symptômes présentés par des immigrants mais ne sont pas équipés pour investir les traits culturels présentés par des émigrants. En effet, l'immigrant est aussi émigrant, le trait culturel n'est pas forcément symptôme.

Voici une brève revue des études mettant en relation les concepts de culture et personnalité, puisque ce sont ces concepts qui sont à l'intersection de la psychiatrie et de l'anthropologie.

CULTURE ET PERSONNALITÉ

Au début, ce mouvement a été une réaction contre le rabaissement des cultures non-occidentales comme étant "primitives" et contre l'évolutionnisme et l'organicisme des études du 19e siècle, surtout de 1860 à 1900. Ce fut **Franz Boas** qui réagit en introduisant le concept de relativisme culturel. **Boas** eut des élèves, **Ruth Benedict**, **Margaret Mead**, **Edward Sapir** notamment, qui partageaient avec lui l'idée que "culture est personnalité". Ce sont les pratiques d'éducation de l'enfant qui déterminent l'identité qui va s'exprimer dans les systèmes projectifs. Avec **Boas**, l'époque est marquée par **Sigmund Freud** qui eut une forte influence sur cette école.

Ruth Benedict, Margaret Mead et Bronislaw Malinowski firent des observations de populations en cherchant à vérifier le déterminisme culturel. Edward Sapir, linguiste, formula avec Benjamin Whorff l'hypothèse selon laquelle le langage, culturellement formé, influence la personnalité. Gregory Bateson fit avec son épouse Margaret Mead une étude au terme de laquelle il présenta sa théorie du double-bind, approche environnementaliste des schizophrénies.

L'étape suivante est marquée par l'école d'**Abraham Kardiner** qui introduisit, avec **Ralph Linton** et **Cora Du Bois**, les mesures quantitatives dans l'observation de terrain. On décrivit ainsi les populations en terme d'allaitement-sevrage, rituels d'évitement entre parents et enfants, etc. **Kardiner** conceptualisa les institutions primaires, l'éducation dans le milieu familial et les institutions secondaires, celle que permettent les précédentes dans la compréhension de la religion. Il formula un modèle structurel qu'il appela "Basic Personality Structure", sorte de standard culturel constant pour une société donnée. La "Modal Personality" en est l'expression statistique. **Francis Hsu**, qui anticipa le terme de "Cultural Psychology", s'intéressa aux dyades relationnelles entre parents et enfants.

Puis ce fut l'époque des études à grande échelle au moyen des "Human Relation Area Files", fiches ethnographiques sur plus de 350 sociétés et à partir desquelles on pouvait établir des comparaisons de traits culturels. Ce furent les études des six cultures de **Beatrice et John Whinting**. Après la deuxième guerre mondiale, les gouvernements anglais et américain chargèrent les anthropologues culturels de faire des études de caractère national, c'est-à-dire des profils culturels de nations, par exemple du Japon. Ces études eurent le défaut de la généralisation et de l'universalisme: le relativisme culturel devint trop déterministe et l'utilisation d'un vocabulaire unique pour la description de la culture (anthropologie) et de la personnalité (psychologie) devint inadéquate.

Parmi les critiques des études sur culture et personnalité, **Anthony Wallace** fit la sienne en reprochant l'approche microcosmique de la réplication de l'uniformité, c'est-à-dire de l'idée que les traits culturels se transmettent et se répètent dans le temps, déterminées selon un mode constant. A cela il opposa l'idée d'organisation de la diversité. Ce n'est plus "culture est personnalité", mais "culture et personnalité": la culture est organisatrice de la personnalité.

Ce tournant marque une évolution dans l'interaction entre ethnographe et informateur, entre étique et émique. Celui qui voit sa culture depuis l'extérieur (vision émique) a aussi une vision sur la culture de l'observateur. Réciproquement, l'observateur (vision étique) n'est pas neutre et a sa propre vision émique. Clifford Geertz introduisit la notion d'anthropologie interprétative, où on ne considère pas les faits mais leur signification, ce qui donc entraîne un changement de la dynamique relationnelle. Dans son village, Kevin Dwyer ajoute que l'observateur est aussi participant; observateur et informateur sont tous deux acteurs: c'est l'anthropologie réflexive. L'anthropologie culturelle n'est plus le monopole des chercheurs occidentaux. D'une part, on voit apparaître une anthropologie indigène, c'est-à-dire l'observation d'une population par l'un des siens et d'autre part, les occidentaux adoptent une attitude d'engagement moral et de libération des contraintes d'une observation unilatérale, appelée anthropologie activiste. Pour conclure, je mentionnerai deux auteurs qui sont représentatifs de cette évolution de culture et personnalité en anthropologie psychologique (ou psychologie culturelle). Jean Briggs et son étude sur les Eskimos et Vincent Crapanzano et son étude sur les blancs en Afrique du Sud. Tous deux présentent leurs informateurs comme narrateurs et analystes à part entière. On rejoint cette définition actuelle de la culture en anthropologie socioculturelle: "the sharing of a configuration of patterns".

■ APPLICATION EN MÉDECINE ET PSYCHIATRIE

C'est bien au niveau de l'interaction patient-clinicien qu'il faut commencer. Une application du modèle relationnel interprétatif-réflexif dès le premier entretien permet d'assurer une information intelligente qui rende possible une véritable collaboration entre patient et clinicien. Un problème particulier vient de ce que les cliniciens et autres professionnels de la santé ont tendance à dissimuler leurs identités culturelles derrière un bouclier de professionnalisme. Cela est compréhensible dans les cas où de tels professionnels sont eux-mêmes sous l'effet d'un stress de migration et ont besoin de temps pour pouvoir faire la part entre pays d'origine et nouveau pays. Le rôle du psychiatre transculturel est donc en premier lieu de faciliter, pour les patients et les cliniciens, l'accès à leur identité culturelle. L'effet immédiat sera celui d'une communication efficace dans la démarche investigation-diagnostic-traitement.

Voici quelques exemples des motifs de demandes de consultation, parmi les plus fréquents:

- les sinistroses, situations de réhabilitation sociale de travailleurs étrangers ou suisses souffrant de problèmes de santé chroniques sans qu'une cause médicale ait pu être mise en évidence
- les situations conjugales de couples dont les conjoints sont culturellement distincts et leurs prolongements sur la famille, les enfants et leur éducation
- les états d'anxiété associés à des situations traumatiques (guerres, autres catastrophes, tortures), etc.

Dr. Jacques Arpin Psychiatrie transculturelle, Psychiatrie I - IUPG

LA CHRONIQUE DU PÈRE MONNIER

■ UN PROBLÈME D'ETHNOTHÉOLOGIE

Dans sa Thèse présentée en 1943 à la faculté de théologie de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud pour obtenir le grade de bachelier en théologie, sous le titre de **La notion de la culpabilité individuelle chez les peuples Bantous**, Roger Chevalier-Tripod écrivait: "L'une des grandes difficultés du missionnaire en terre païenne, la plus grande, peut-être, c'est de faire avouer à un indigène le mal qu'il a commis, c'est de l'amener à se reconnaître personnellement coupable. De nombreux récits missionnaires soulignent ce fait. "Je ne puis pas, écrit François Coillard, convaincre ces pauvres gens de péché, c'est l'oeuvre du Saint-Esprit. La mienne c'est de prêcher aux os desséchés et blanchis, de crier dans le désert. Mais qu'ils sont désespérément morts ces os! Qu'il est affreux ce désert où je crie! Tout est si noir autour de nous! Nos garçons ne se convertissent pas, ils se gâtent les uns les autres." De son côté, Paul Berthoud déclare: "La notion du péché n'existe pas chez les Gouamba. Leur conscience est si bien endormie que le mal moral est pour eux une chose inconnue, ignorée: ils n'en ont aucune idée. Ils ne connaissent que le mal physique ou psychique. La conscience est entièrement subjuguée par l'égoïsme de l'homme naturel, par les désirs et les intérêts du moi." Or ce sentiment de culpabilité est nécessaire et indispensable comme étape préparatoire à toute conversion vraie."

Que de chemin parcouru depuis lors, si l'on en juge par une nouvelle parue récemment dans la presse. Dans un pays d'Afrique, un homme vit depuis sept ans sur un arbre, dans le plus simple appareil. Ses femmes lui font monter chaque jour de la nourriture, mais lui refuse de descendre et affirme qu'il a trouvé là-haut le bonheur. Le fait a été porté devant le Gouvernement qui avoue sa perplexité et hésite pour l'instant à intervenir.

Cette nouvelle a fait l'objet d'un commentaire érudit dans le dernier numéro d'**Outhépo**, la revue de l'Ouvroir de Théologie Potentielle. Sous le titre de "Théologie noire", l'auteur, Côme Laverse du Rondeau, replace cet événement dans le cadre de la prise de conscience par les Africains de la Vérité qui leur a été apportée par les missionnaires. Je me contenterai d'en citer un passage qui me paraît significatif.

"La conduite de cet homme est paradigmatique de l'intériorisation performée de la Révélation telle qu'elle peut être vécue actuellement en Afrique, et telle qu'elle ne l'est plus dans nos pays occidentaux où la civilisation a refoulé la foi. En vivant sur son arbre, mais sans en manger les fruits, il participe mystiquement à l'Arbre de vie, à l'Arbre de la connaissance. Il a modélisé en lui l'Information divine sans être touché par le virus du péché originel, il a la Connaissance sans la transgression que constitue la connaissance, il possède le Bonheur sans avoir acquis la connaissance du bonheur et du malheur.



Il a ainsi redécouvert la voie ouverte par les Cabalistes, et il nous ouvre la voie à nous, qui sommes descendus de l'Arbre. Il constitue un exemple vivant de ce que H. Wermus mettait en valeur dans son exposé présenté lors de la Troisième Conférence Européenne sur la Science et la Théologie, qui s'est tenue du 29 mars au 1 er avril 1990 à Genève sous le titre de La Science et la Théologie de l'Information. Voici en effet ce que disait H. Wermus:

"Il est vraiment d'un grand intérêt d'étudier l'oeuvre des Cabalistes des XIIIème et XIVème siècles en ce qui concerne la signification du fameux "arbre de la vie" (souvent identifié à "l'arbre de la connaissance"), cité dans la Bible (Genèse 2, 9). Du point de vue des Cabalistes, l'arbre représente aussi l'âme de l'homme. Il existe quatre niveaux principaux de l'âme humaine: l'une qui est issue de la vie biologique et sexuelle (parfois considérée comme la racine de l'action concrète), l'âme des émotions, l'âme de l'esprit, et, au sommet, l'âme de l'émanation. Cette dernière âme permet de recevoir des lumières du ciel. Ces niveaux correspondent tout à fait bien aux vues modernes sur les fonctions psychiques (voir par exemple les zones \P1,\P2,\P3 mentionnées précédemment). Il est illuminant d'observer que l'intelligence analytique et la sagesse sont situées dans les régions supérieures de l'esprit (\P1), et que la "connaissance" (Erkenntnis) résulte d'une combinaison de ces deux attributs."

Cet homme d'Afrique perché sur son arbre nous offre donc un exemple à suivre: il fait remonter la connaissance en deçà de toute notion de culpabilité, avant la Chute."

Voilà donc une réponse bien paradoxale aux questions que se posait Roger Chevalier-Tripod. Je ne prendrai pas parti dans le débat, mais il m'a paru intéressant de montrer les progrès effectués par cette science qu'est l'ethnothéologie.

Alain Monnier

Annexe de Conches

VIES INUTILES?

Exposition sur le Couvent de la Visitation de Thonon. Photographies de Françoise Sautier

SEMAINE DE L'INUTILITÉ

Du 11 au 17 mai 1992 **Annexe de Conches**

Visites commentées de l'exposition VIES INUTILES? et cycle de conférences sur le thème de l'inutilité :

Conférence donnée par Patrick De Laubier:

Lundi 11 mai **Annexe de Conches**

Visite commentée par Bernard Crettaz 18h00 20h00 Conférence donnée par Jean Eracle: De l'inutilité et des moines mendiants du bouddhisme. Débat.

Visite commentée par B. Crettaz

de couvent à la Visitation. Débat.

Conférence donnée par Claire Petroff:

De l'inutilité de la sociologie. Débat.

Conférence donnée par une religieuse

Conférence donnée par Anne Compagnon:

Conférence donnée par Gérald Berthoud:

Débat entre Michel Jörimann et B. Crettaz:

Musique indigène - Musiques métissées :

Chants populaires contemporains (La Paz)

De l'inutilité des Sciences Sociales:

de Marcel Mauss au MAUSS. Débat.

de couvent: De l'inutilité de la vie

Visite commentée par B. Crettaz

Visite commentée par B. Crettaz

Visite commentée par B. Crettaz

De l'inutilité de l'artiste. Débat.

Visite commentée par B. Crettaz

Visite commentée par B. Crettaz

FESTIVAL L'AUTRE AMÉRIQUE

Musiques du calendrier Aymara

les Ateliers d'ethnomusicologie

les Ateliers d'ethnomusicologie

Musique et danse populaires (Ataco)

Communauté Wayte

Concert organisé par

BOLIVIE

(Nord Potosi)

Jeny Cardenas

EL SALVADOR

Ensemble Xolotl

Concert organisé par

Une exposition totalement inutile!?

contemplative. Débat.

Mardi 12 mai 18h00 Annexe de Conches 20h00

De l'inutilité du chrétien. Débat. Mercredi 13 mai 18h00 Visite commentée par B. Crettaz Conférence donnée par Anne Ronchi: 20h00 Annexe de Conches De l'inutilité de la vie. Mon expérience

18h00

20h00

18h00

20h00

10h00

11h00

18h00

20h00

20h30

20h30

Jeudi 14 mai Annexe de Conches

18h00 20h00

Vendredi 15 mai Annexe de Conches

Samedi 16 mai Annexe de Conches

Dimanche 17 mai Annexe de Conches

Mercredi 3 juin

Annexe de Conches

Du 3 juin au 17 juin Salle Patino

Mercredi 3 juin Salle Patino

Vendredi 5 juin

Salle Patino

■ LE PEUPLE DE RAONI

Une exposition de photographies de Gustaaf Verswijver, ethnologue belge et spécialiste des Indiens Kaiapo de l'Amazonie brésilienne.

Indiens Kaiapo. Photographie de Gustaaf Verswijver.

En l'absence de marmites, les Kaiapo cuisent leurs aliments dans des feuilles Photographie de Gustaaf Verswijver

Mercredi 10 juin

Salle Patino

20h30 VÉNÉZUELA

Ensemble Salvador Montiel Musique et danse indigènes Wayuu (Sinamaica) Ensemble Mujido Musique et danse

indigènes Warao (Tucupita) Ensemble Pedro Castro & Tomas Montilla Musique créole, joropo (Llanos occ.) Serenata Guayanesa Musique populaire urbaine (Ciudad Guayana)

Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Vendredi 12 juin Salle Patino

ARGENTINE 20h30 **Chorotes Costeros**

> Musique indigène du Gran Chaco Los Huincas Malambo, danse des gauchos Tumparenda Polyphonies populaires Ramon Ayala, Silvia Barrios, Yuyo Montes Chants métisses et créoles

Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Mercredi 17 juin Salle Patino

20h30 PÉROU

> Ensemble de sicuris Musique et danse communautaires Aymara-Quechua (Puno) Ensemble Maximo Damian Danse des ciseaux (Ayacucho)

Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Samedi 20 et Dimanche 21 juin A la Place Châteaubriand, à côté du Palais Wilson

GRANDE FÊTE INTERCULTURELLE Cette grande fête célèbrera la richesse culturelle de nombreux pays, entre autres à travers leur musique, leurs danses, et leur gastronomie!

En parallèle avec la Fête de la Musique mise sur pied par le Département des Affaires culturelles de la Ville de Genève, et à l'image de la fête de la musique qui est organisée en France chaque année.

Organisation: Ville de Genève, Associations du quartier des Pâquis. Participants: Musée d'ethnographie, Ateliers d'ethnomusicologie, AMR.

De juillet à octobre Musée d'ethnographie LE PEUPLE DE RAONI

Exposition de photographies de Gustaaf Verswijver, ethnologue belge et spécialiste des Indiens KAYAPO de l'Amazonie brésilienne

Tous les concerts ont lieu à la Salle Patino, 46 avenue de Miremont, 1206 Genève Renseignements et réservations Tél (022) 347 50 33

DE JUILLET À OCTOBRE, L'EXPOSITION À CARL-VOGT

Peinture faciale au noir de génipa typique des

